

être rasés et que par conséquent le magnifique château appartenant à M. O... château valant plus de deux millions, avait été abattu.

L'empereur vient de décider qu'il y aura un aumônier de chaque corps attaché à chaque régiment. Les ministres de la religion iront sans retard rejoindre leurs régiments. L'aumônier en chef de l'armée de terre partira après l'Empereur pour le quartier impérial.

On nous mande de Copenhague que l'on ignore dans cette ville où se trouve en ce moment l'escadre prussienne, qui avait quitté Plymouth le 13 juillet. Cette incertitude ne manque pas d'inquiéter les Danois; aussi les fortifications de côté de la mer à Copenhague viennent-elles d'être armées en toute hâte.

Le gouvernement danois n'a encore pris aucune résolution sur l'attitude du pays dans les circonstances actuelles; mais les populations continuent à témoigner les plus vives sympathies à la France. En attendant, les francs tireurs de Copenhague et des villes de la province ont repris activement leurs exercices militaires. L'armée danoise se trouve toujours dans le camp de Hald en Jutland. Le général Raasloff est de retour de Paris. La reine de Suède est venue mardi dernier faire visite à la cour danoise.

On lit dans l'Étoile belge :

« A la date de ce jour, les relations suivantes sont interrompues :

1° Avec les chemins de fer de Sarrebrück et du Palatinat, tant par Conz que par Thionville ;

2° Avec la section du Luxembourg vers Trèves, tant par Gouvy que par Stepernich ;

3° Avec l'Est français, par Givet, par Vireux, par Stepernich et Thionville, par Arthus et Longwy ;

4° Avec les chemins de fer de Sarrebrück et du Palatinat, par la voie de Bingerbrück ;

5° Pour ce qui concerne le transport des marchandises, avec Hanovre et au delà, et notamment avec le chemin de fer de Berlin à Dantzig et Eydkanhen (frontière russe.)

Sont maintenues ou rétablies, les relations :

1° Avec Givet, Vireux, Longwy, ainsi qu'avec les stations situées en deçà de ces localités ;

2° Avec toutes les stations du grand-duché (Luxembourg compris), sauf celles de la section du Luxembourg à Wasserbillig ;

3° Avec la ligne de Pepinster à Spa et la frontière grande-ducale, tant par la ville de Luxembourg que par Gouvy.

Les deux forts de Liège doivent être mis aujourd'hui en état de défense.

Environ 3,000 hommes sont campés dans les environs de Boom, Niel, Schelle et Hemixem.

Nous avons, dans un précédent numéro, relaté l'arrivée au Havre, à bord du steamer anglais *Cesarea*, d'une soixantaine de jeunes gens français, classés de Prusse par les armées du gouvernement du cuirassier de Sadowa.

Il paraît, dit le *Moniteur*, que pour se rendre en Angleterre, ils étaient à bord d'un bâtiment conduit par un pilote prussien. On avait enlevé les bouées qui guident les navires à travers les récifs. Le pilote, très malintentionné, refusait de manœuvrer, et il ne consentit à le faire qu'après que les passagers français lui eurent mis le revolver sur la gorge. Grâce à cet acte d'énergie, il voulut bien continuer sa course, et amener ses passagers jusqu'à Southampton, où ils s'embarquèrent avant-hier pour se rendre au Havre.

Ces jeunes Français assurent que quelques autres de leurs compatriotes, moins heureux qu'eux, ont fait naufrage dans la mer Baltique. Deux navires ont été perdus corps et biens. On attribue ce malheur au mauvais vouloir et à l'hostilité odieuse des pilotes prussiens.

Le Nord-Belge emprunte à la *Gazette de Cologne* les nouvelles suivantes :

« Saarbrück, 20 juillet.

« Aujourd'hui, à midi, un soldat du 40^e régiment d'infanterie, qui se trouvait aux avant-postes, a tué un fantassin français à une distance de 300 mètres. Des chasseurs français à cheval se sont avancés et ont fait feu; mais ils se sont retirés devant un détachement d'ulhans du septième régiment. Des patrouilles françaises franchissent main-

tenant la frontière. Plusieurs escarmouches de peu d'importance ont déjà eu lieu; ce soir on a amené ici deux soldats français, faits prisonniers. La chaleur est insupportable.

« Saarbrück, 21 juillet.

« Tous les jours nous entendons maintenant des détonations. Tantôt c'est un détachement français qui passe sur le territoire prussien, tantôt des patrouilles prussiennes qui font une visite à nos voisins. Deux brigades ennemies, avec seize pièces de feu, se tiennent en face de nous. Les habitants de Saarbrück se rassemblent volontiers sur la place d'exercice, d'où l'on peut contempler les Français. La nuit dernière, on craignait une attaque. On ne dort plus que d'un œil. Mais tout est resté tranquille.

« Saarbrück, 21 juillet.

« Avant-hier, dans un cabaret situé sur le territoire français, quelques douaniers prussiens rencontrèrent deux fantassins français qui avaient fait d'amples libations. Ceux-ci jetèrent leurs fusils et s'enfuirent. L'un d'eux parvint à s'échapper, l'autre fut pris, livré au premier poste prussien et transporté à Saarbrück.

« Hier matin, au point du jour, un Français tira, à la distance de mille pas environ, sur un fantassin prussien, qu'il manqua. Après avoir rechargé son arme, il continua à s'avancer. Le Prussien, lorsqu'il le vit à environ quatre cents pas devant lui, fit feu et le tua.

« On assure qu'hier après-midi, on a amené ici deux nouveaux prisonniers de guerre. »

L'Impartial du Rhin dit qu'on a tenté, pendant la journée de samedi, d'incendier l'hôtel Neuwiller, au rez-de-chaussée duquel sont établis les bureaux du télégraphe de Strasbourg.

Le peintre de batailles de l'Empereur, l'artiste Meissonnier, termine, lui aussi, ses préparatifs de départ; il est naturellement attaché au quartier impérial et va travailler pour nos galeries historiques.

Une correspondance adressée des bords de Wildbad au *Journal de Genève* annonce qu'à Rastadt, on a rasé la campagne à deux lieues à la ronde et brûlé le village de Niederbühl, afin que rien ne puisse offrir de prise ou de couvert à l'ennemi.

Nos mitrailleuses en arrivant en ligne, ont été mises sous des tentes spéciales fermées et gardées à vue; ces engins nouveaux et inconnus, ne seront tirés de là qu'à l'heure précise où leur emploi sera reconnu nécessaire.

Il est question d'adjoindre à l'armée une certaine quantité d'ouvriers puisatiers qui auront pour mission spéciale de creuser des puits instantanés qui fourniront de l'eau aux ambulances partout où elles s'établiront. Ce corps serait organisé sur le modèle de ce qui se fait en Afrique.

Pour extrait : EDMOND DUVAL.

Destruction du pont de Kehl.

On lit dans le *Courrier du Bas-Rhin* :

« Vendredi, 22 juillet, sept heures du soir. — Un certain émoi s'est répandu cette après-midi dans Strasbourg. Le bruit courait, en effet, que les Badois avaient fait sauter le tronçon du pont du chemin de fer qui était resté isolé au milieu du Rhin depuis que les deux extrémités tournantes avaient été repliées sur la rive allemande d'abord, puis sur la rive française. Cette rumeur avait pris de la consistance, quelque improbable qu'elle fut d'ailleurs. Il aurait fallu, en effet, que les artificiers allemands traversassent une partie du Rhin sous les yeux des postes français placés sur la rive gauche, pour faire leur opération sur la portion du tronçon médian la plus rapprochée de la rive droite.

« Or, voici ce qui s'était passé, d'après les renseignements que l'un de nos collaborateurs, M. G. Fischbach, nous a rapportés des bords du Rhin avec une précision telle qu'on dirait qu'il a quasiment assisté à l'incident.

« Vers quatre heures du soir, on a remarqué, de la rive française, un certain mouvement sur la rive allemande; les sentinelles se retirèrent, le rivage, morne et silencieux d'habitude, se dégarnissait encore du petit nombre de personnes qui s'y trouvaient. Au bout de quelques instants, une forte détona-

tion se fit entendre de la rive badoise, une grande nuée de fumée et de poussière s'éleva dans les airs; et quand elle fut dissipée, on vit le tablier tournant de la tête de pont badoise étendu sur la pente de la berge et à moitié dans le Rhin.

« C'était là l'effet d'une première mine. Il paraîtrait qu'il y en avait une seconde, destinée à faire sauter la culée et qui n'aurait pas produit l'effet qu'on en attendait; c'est à peine si quelques pierres ont été détachées de la culée; la hase même en est demeurée intacte.

« La commotion a en outre renversé la porte du tronçon médian, du côté badois, et a fait tomber la plupart des ornements qui l'enjolivaient. Elle a même lézardé le fortin qui figure comme un vrai décor de théâtre, à l'entrée du pont sur la rive droite.

« Quels sont les auteurs de cette œuvre de destruction? Sont-ce les Badois? sont-ce les Prussiens? Il serait difficile de le préciser. Les opérateurs étaient vêtus de blouses blanches, jusqu'à présent on n'a pas encore distingué d'uniformes prussiens à Kehl.

« Les Kehllois, ou pour mieux dire ce qui reste de Kehllois à Kehl, sont venus, après la détonation, regarder leur pont tournant gisant dans le Rhin. Est-ce avec un sentiment de joie? Il nous sera bien permis d'en douter. C'est, en effet, un nouvel acte de séparation d'avec Strasbourg, et ils ne sauraient s'en réjouir. Kehl tire en effet sa prospérité grandissante de Strasbourg; ce sont ses relations quotidiennes avec Strasbourg, ses relations d'affaires et de plaisir, de grand et de petit commerce, qui animent la vie et l'argent à Kehl; et l'interruption de ces relations est un coup profondément sensible pour la petite ville badoise. »

CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE
du *Journal de Roubaix*.

Paris, dimanche 24 juillet.

Toute la France connaît aujourd'hui la proclamation de l'Empereur affichée dès hier matin sur tous les murs de la capitale. On en a approuvé le ton modéré, mais ferme; si, comme on l'affirme, elle a été tout entière écrite par l'Empereur, il faut reconnaître au souverain le mérite d'avoir, mieux que tous les documents officiels publiés depuis trois semaines, exposé clairement les causes et le but de la guerre. Les envahissements de la Prusse, ses procédés dédaigneux à l'égard de la France, voilà la cause; le but c'est la nécessité de sortir de l'état précaire, de donner à la France des garanties sérieuses et d'arriver à un désarmement.

Ces déclarations sont assez nettes, et nous sommes surpris de voir quelques bons esprits se plaindre de ce que le but de la guerre ne soit pas clairement indiqué. On se rappelle que lors de la guerre de 1859, l'Empereur avait déclaré que l'Italie devait être libre des Alpes à l'Adriatique. Combien ne lui a-t-on pas reproché de n'avoir pu exécuter ce programme et d'avoir pris un engagement que la force des choses lui a interdit de remplir.

Au début d'une grande campagne dont nul ne saurait prévoir les péripéties et l'issue, il est singulier qu'on reproche à l'Empereur de ne pas dire : « je ferai ceci; je m'arrêterai là. » Pourquoi alors ne pas lui demander de nous indiquer le jour où il entrera à Berlin? Il nous semble donc que l'Empereur a agi plus sagement en indiquant seulement le but moral de la guerre.

Il se produit en ce moment un fait de la plus haute gravité: c'est la réaction qui se manifeste dans toute l'Europe en faveur de la France; et les journaux anglais surtout nous en apportent le témoignage. Il y a plusieurs causes de ce retour de l'opinion: les deux principales sont: la démonstration diplomatique de la mauvaise foi et des intrigues prussiennes; puis la nécessité partout reconnue d'arrêter les développements de la Prusse pour rétablir la paix européenne.

Il en résulte que la neutralité des

puissances s'affirme. Après la déclaration de l'Angleterre, vient celle de la Russie qui est, dit-on, déjà notifiée à notre Gouvernement. C'est là un fait acquis dont l'importance est incontestable; vous pouvez juger de l'impression qu'il produit sur notre marché financier.

Ce matin ont paru les décrets qui déclarent close la session des deux chambres.

Messieurs les députés de la gauche se sont abstenus d'accompagner leurs collègues aux Tuileries: personne n'en a été surpris. Ils eussent cru abdiquer toute dignité en paraissant devant l'Empereur à qui ils ont prêt serment de fidélité. Ces Messieurs qui prennent des attitudes de pontife, se croiraient déshonorés s'ils pensaient comme la majorité des Français, et franchement, ils méritent cette apostrophe que leur a lancée le marquis de Piré: « Vous êtes des tartufes en patriotisme. » MM. Thiers et Jules Favre doivent être fiers d'eux-mêmes: leurs discours ont été traduits en Allemagne et répandus à profusion. On les trouvera dans les gibernes des soldats prussiens au milieu des cartouches des fusils à aiguille.

On a beaucoup parlé, pendant ces derniers jours, d'un remaniement partiel du cabinet: j'apprends que, après de longs pourparlers, la crise ministérielle est ajournée; que l'entrée aux affaires de M. Magne et Latour du Moulin, un instant décidée, a été retardée afin de ne pas faire supposer en France et à l'étranger que le Gouvernement puisse avoir des inquiétudes sur la situation intérieure du pays.

Le jour du départ de l'Empereur n'est pas encore fixé d'une manière certaine: on ignore même si l'Empereur partira incognito et directement de St-Cloud, ou si se dirigera en plein jour des Tuileries vers la gare de l'Est. Le Prince Napoléon l'accompagnera.

L'Impératrice s'est rendue à Cherbourg pour visiter l'escadre.

Toute la garde impériale est à la frontière; c'est la garde nationale qui fournit les postes des Tuileries et des grandes administrations. Jamais la capitale n'a été aussi calme qu'en ce moment: tous les partis ont désarmé, à l'exception de quelques indécrottables qui, secrètement font cause commune avec les Prussiens et se figurent sottement que la défaite de l'armée française avancerait leurs affaires.

Nous allons être obligés pendant plusieurs jours de ne rien dire des mouvements de troupes; mais ici il faut bien nous entendre: la loi que le Corps législatif a votée sur la presse, ne s'applique qu'aux opérations qui vont s'accomplir et non à celles qui sont accomplies; il s'agit seulement de ne rien révéler à l'ennemi des mouvements de troupes que se font. Soyez donc certain que quand il y aura eu un engagement sérieux, les renseignements, les détails ne feront pas défaut.

Nous avons eu occasion de lire un certain nombre de journaux de Suisse et de Belgique: il est facile de constater qu'ils foisonnent d'erreurs. Ici nous avons peu de nouvelles, mais il est certain que c'est encore à Paris que les nouvelles se concentrent le plus vite.

Voici un fait qui a été accueilli avec satisfaction: ce sont les consuls anglais qui sont chargés de surveiller les intérêts de nos nationaux, dans tous les pays avec lesquels nous sommes en guerre.

Tous les soirs on chante la *Marseillaise* dans nos théâtres et cafés-concerts: Vendredi, Faure a chanté la *Marseillaise* à l'Opéra, entouré de tout le personnel de l'Opéra, il s'était mis à genoux pour chanter le couplet: *Amour sacré de la patrie*; il se releva vivement pour lancer le refrain: *Aux armes!* Un assistant me dit que ce mouvement a pro-

duit un effet saisissant. Demain, l'Opéra donne: *Guillaume Tell*; Faure chantera le: *Rhin allemand*.

CH. GAROT.

Chaque année, à l'époque où nous sommes, les spéculateurs en grains et la plupart des journaux qui sont les organes de leurs intérêts s'attachent à amoindrir les résultats de la récolte des blés. Ils ont été malheureusement trop bien servis par les circonstances pour qu'il leur suffise d'exposer la situation dans sa triste vérité sans avoir à l'assombrir encore; c'est cependant là ce qui se fait. En regard de ces appréciations alarmistes notre devoir est de reproduire la note suivante du *Journal officiel*:

« Terminée dans le midi, la moisson est actuellement en pleine activité dans le centre de la France.

« Sur tous les points on coupe les blés, et, d'après les renseignements transmis, la pesanteur des gerbes, leur grand nombre et la qualité du grain assure une bonne récolte, plus satisfaisante qu'on ne l'espérait. Les seigles rendront autant que les froments. Les avoines laissent à désirer, la totalité n'a pas une parfaite maturité, une grande partie est encore verte. Cependant, en général, la récolte ne sera pas mauvaise.

L'abondance des fruits sera considérable, et de bonne qualité; selon les apparences. Les foins deviennent de plus en plus rares, et l'on se préoccupe contre les éventualités de l'hiver. L'agriculteur sait que la paille contiendra, cette année, beaucoup de substance alimentaire, aussi se propose-t-il de la donner hachée, avec addition de farine de pois, de seigle et de fèves, qui sera aussi très abondante. »

Ajoutons que des marchés considérables ont été passés à l'étranger, mêmes aux Etats-Unis, pour des fourrages, au moyen de machines, à forte pression, sont réduits à un volume relativement peu encombrant.

Les farines et les blés ont repris, cette semaine leur marche ascensionnelle. Voici la vente de samedi. En farines huit marques, courant du mois 72,50; août 73 fr. Quatre derniers 72,25. En farines supérieures, courant de mois, 72 fr. Août dit; quatre derniers, 72,25. Les farines de consommation sont tenues de 70 à 74 fr. le tout par 159 kil.

Au marché de mercredi dernier les blés se sont vendus de 37 à 41 fr. le sac de 150 kil. les seigles peu demandés à 22 fr. les 115 kil. orge de 22 à 23 fr. l'avoine est formée de 23 à 26,50.

Les marchés de l'étranger, notamment ceux d'Angleterre et de Belgique, sont en hausse; en Allemagne, au contraire, affaires nulles et dépréciation des produits du sol.

Huiles de colza disponibles 101 fr. août 102,50. La graine de colza trouve acheteurs de 44 à 45 fr. les 100 kil.

Peu d'affaires sur les alcools, disponible 63,50, quatre derniers, 64,50, Languedoc 83 fr.

Vente courante des vins à Berry. Les sucres sont rares et très fermes, brut 99,50, raffiné de 103 à 103,50 les 100 kil.

EDMOND DUVAL.

CORRESPONDANCES

Forbach, 22 juillet, 7 heures du matin.

Alerte sur alerte! les hulans rôdent dans les bois le long de la frontière; ordre a été donné de notre côté de tirer le moins possible. Hier à deux heures et demie, j'étais bien tranquillement en bras de chemise à ma fenêtre quand j'ai entendu une sonnerie d'alarme; je suis descendu quatre à quatre, sans me donner la peine de m'habiller, et je suis parti au pas de course du côté des avant-postes, où l'on s'est empressé de ne pas me laisser passer. Nos cavaliers s'engageaient justement dans les bois, sillonnés par les vedettes ennemies; la moitié des hommes reste à cheval; les autres mettent pied à terre, prennent leurs fusils, déploient en tirailleurs et fouillent les broussailles. Quand la cavalerie fait ce ser-

mais, au son ferme de sa voix, à son ricanement joyeux, on devinait que ses traits devaient exprimer la joie du triomphe.

— Eh bien! mes petites poulettes, demanda-t-il d'un ton moqueur, il sera donc possible de vous apprivoiser? Les femmes perdent un peu de leur fiereté quand on les tient enfermées dans un bon navire sur quelques brasses d'eau salée. Mais où êtes-vous donc, ma jolie Elisabeth? continua-t-il en avançant la main dans l'obscurité; vous ne me gardez pas rancune, je l'espère, pour cette espièglerie?

La jeune fille poussa un gémissement et se rejeta vivement en arrière, Linguard devina d'instinct le profond dégoût qu'il inspirait.

— C'est bon, c'est bon! dit-il d'un ton dur; il vous est permis encore de faire la sucrée, mais une fois en pleine mer... En ce moment, le patron appela Linguard du dehors. Linguard s'empressa de sortir; un colloque rapide eut lieu près de la porte de la cabine.

— Voilà un fâcheux contre-temps! dit enfin l'ancien commis avec un accent d'inquiétude. S'il n'y a réellement aucun moyen de les éviter, sachons enfin ce qu'ils nous veulent. Il doit y avoir là-dessous quelque méprise, car personne ne peut traverser mes projets... Eh bien! patron, chargez-vous de répondre; vous savez ce qui a été convenu?

— Oui, oui, monsieur.

Le patron s'éloigna. Linguard rentra alors dans la cabine et ferma la porte sur lui; puis, faisant craquer la batterie d'un pistolet, il dit d'une voix étouffée :

— Mesdames, ce n'est pas le moment d'être galant. Si donc, d'ici à dix minutes vous poussez un cri, une plainte, je vous brûlerai la cervelle comme à des hommes, je vous en avertis... ainsi, soyez sages!

— Oh! mon Dieu! s'écria Elisabeth, viendrait-on à notre secours?

— Silence!

— La peur de la mort ne m'empêchera pas... Si vous ne craignez pas la mort pour vous, vous la craignez du moins pour votre mère... Au premier cri sorti de votre bouche, elle tombera à vos pieds.

— Ne parle pas, ne dit pas un mot! murmura madame Meursanges en frissonnant; ma fille, ma chère enfant! tu entends notre bon ami? Tu ne voudrais pas causer la mort de ta mère!

Elisabeth la serra dans ses bras; toutes les deux restèrent immobiles et silencieuses.

Cependant une grosse barque, construite pour aller également à la voile et à la rame, s'était avancée vers le floqueur à portée de la voix; c'était son apparition subite qui avait donné l'alarme au patron. Comme la floqueur, elle n'avait aucune lumière à bord; mais elle semblait montée par un grand nombre d'hommes et manœuvrée avec une extrême habileté.

Un homme, debout sur l'avant, l'œil à la felouque, demanda le nom de l'armateur, le point de départ du navire et le lieu de sa destination. Le patron, après s'être assuré que ce personnage dont on entretenait à peine la silhouette, était un officier du port de Marseille, répondit par une fable fort ingénieusement imaginée et d'une apparence très probable.

Cette interrogatoire terminé, une vive discussion parut s'élever à bord de la barque inconnue. L'officier, trouvant les réponses satisfaisantes, était d'avis de laisser la floqueur continuer tranquillement sa route; mais deux autres personnes soutenaient avec chaleur une opinion contraire.

Le débat s'anima et, pendant ce temps, la floqueur continuait sa route. Elle allait peut-être s'échapper, quand tout à coup une flamme immense, s'élevant du rivage, projeta au loin un reflet lumineux sur la mer agitée et vint éclairer les deux navires.

— Je savais bien que nous ne nous trompions pas, s'écria un des interlocuteurs de la barque; monsieur l'officier, je reconnais parfaitement le patron de ce bâtiment: je l'ai vu de bien près en certaine circonstance, et ses traits sont gravés dans ma mémoire.

— La Bastide-Rouge est en feu! s'écria une autre voix d'un ton d'épouvante; Linguard doit être réfugié à bord de cet infernal navire.

— A vos rames! mes amis, à vos

rames! s'écria le premier interlocuteur, en qui nos lecteurs ont sans doute déjà reconnu Fleuriaux; accostons ce forban, et sachons ce qu'il a dans le ventre.

Les avirois tombèrent dans l'eau tous à la fois et donnèrent une vigoureuse impulsion à la barque.

— Messieurs! s'écria l'officier, ceci est illégal; nous n'avons pas le droit de monter ainsi à bord, à moins...

— Monsieur, dit Fleuriaux, avec fermeté, il y a certainement sur ce bâtiment un homme que j'ai dénoncé comme un fripon, et que je dénonce maintenant comme un incendiaire. Si je me trompe, je prendrai la responsabilité de mon erreur... Allons, mes vieux camarades de la *Minerve*, un bon coup d'aviron pour Tête-à-l'Envers, et à l'abordage!

On entendit un coup sec, et les deux navires se touchèrent; les gens de la barque, Fleuriaux en tête, grimperent lestement sur la floqueur. Mais, malgré leur agilité, quelqu'un les avait tous précédés: c'était Maurice.

(La suite au prochain numéro.)

ETAT-CIVIL DE ROUBAIX.

MARIAGES.

23 juillet. — Henri Lampa, 37 ans, mécanicien, et Alphonsine Roulain, 19 ans, journalière.

DÉCÈS.

22 juillet. Héène Deroubaix, 10 mois, rue Jacquart. — Henri Dutilleul, 5 mois, rue de la Gninguette. — Silvie Serouille, 33 ans, ménagère, rue de Lannoy. — Charlotte Vandercruyssen, 8 mois, rue des Longues-Haies.

23 juillet. — Justine Duponchelle, 7 ans, rue Décreme. — Auguste Rose, 66 ans, rue de Tilleul. — Sophie Roussel, 70 ans, au Pile. — Alphonse Lamblin, 41 jours, Tilleul.

NAISSANCES.

22 juillet. — Thérèse Timmermans, rue de Tourcoing. — Palmyre Delvigne, Fontenoy. — Victorie Caeyman, Jean-Ghislain. — Albert Denuite, rue de la Fosse-aux-Chènes. — Charles Ponscette, Grande-Rue. — Cornil Boudé, rue des Longues-Haies. — Louis Lehoucq, rue des Récollets.

23 juillet. — Louise Decuyper, rue de la Croix. — Sophie Spélers, au Pile. — Fiercée Spélers, au Pile. — Elise Lecointe, Epéute. — Edmond Janssens, rue du Fort. — Jean Meunier, rue de Soubise. — Louis Deldique, rue de la Barbe d'Or. — Jean-Baptiste Gabriel, rue St-Joseph. — Mathilde Ruellen, rue de Lille. — Otto Cateau, fort Bayart.